

Zeitschrift: Actio : un magazine pour l'aide à la vie
Herausgeber: La Croix-Rouge Suisse
Band: 94 (1985)
Heft: 8

Rubrik: Portrait

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Suzanne Waldvogel-Erb

Un perpétuel recommencement

Lorsque *Actio* demanda à Suzanne Waldvogel-Erb de créer la couverture de l'édition spéciale consacrée à Henry Dunant, ce fut pour elle comme un signe de la Providence. En Suisse, Suzanne Waldvogel-Erb s'est fait une solide réputation de portraitiste. Ce qui ne l'empêche pas d'être aussi une observatrice anonyme, croquant des situations intéressantes avec son fusain. Aquarelliste également, ses paysages dégagent cette atmosphère vaporeuse, typique des peintures japonaises. Henry Dunant, dont elle fit l'un de ses héros dès sa plus tendre enfance, lui «apporta secours» à un moment de sa vie où, après un décès, elle cherchait un nouveau sens à son existence.

Suzanne Waldvogel-Erb

Nous avons demandé à Suzanne Waldvogel-Erb de faire son propre portrait.

«Les êtres humains, tous les êtres humains, forts et faibles, gais et tristes, m'ont de tout temps fascinée.

Ecolière, je remplissais mes cahiers de textes décrivant le caractère de mes camarades et de mes instituteurs. Puis, les mots firent place au dessin. Chaque hôte



Œuvre de la série «L'individu et le groupe» (fusain).

que nous accueillions pour la nuit devait se prêter à la cérémonie du portrait. Il paraît qu'à l'âge de deux ans déjà, je dessinais assise sur mon pot...

A treize ans, je pris possession de l'étage supérieur de la «maisonnette» que nous habitions aux environs de Berne, et j'y organisais des vacances de peinture. Les repas devaient être déposés au haut de l'escalier. Je ne voulais voir personne; croire que j'étais isolée du monde.

Après quelques jours, les murs étaient tapissés de dessins, en couleur et en noir et blanc.

Je me souviens encore très

bien du motif de l'un de mes dessins de l'époque. Il figurait un immense cylindre, une longue-vue qui dévoilait l'avenir. Au premier plan, mon œil, et derrière, la solitude et la renonciation, qui étaient mes sacrifices en échange de la créativité. Ce dessin, je ne le montrai à personne car, au fond, je craignais avoir par là décidé de mon propre avenir. D'ailleurs, je me demande aujourd'hui si nous ne portons pas en nous, dès la naissance, le déroulement entier de notre vie!

Faire des portraits demande de l'intuition

A mon avis, les femmes ont autant de chances que les hommes de réussir dans la peinture. Je dirais même qu'en tant que portraitiste, je me sens favorisée. Par son intuition, une femme arrive mieux à cerner un personnage. Certains de mes amis me conseillent parfois d'écrire au sujet de mes modèles les plus intéressants. J'en serais parfaitement incapable. Le moment de l'esquisse du portrait est «sacré» pour moi. La personne qui est assise en face de moi me donne son entière confiance. Elle ne joue pas de rôle, qu'il s'agisse d'une commande ou qu'elle me consacre son temps par amitié.

Je me sens profondément liée à mon vis-à-vis. Apprendre à connaître une personne au cours d'une séance de pose ou discuter avec elle à l'occasion d'une rencontre anodine, ce sont deux expériences fon-



Suzanne Waldvogel-Erb vit aujourd'hui à Rüschlikon.

damentalement différentes. Faire un portrait ne signifie pas «recopier», mais saisir un être dans toute sa spécificité et en produire une image qui soit évocatrice sur le plan artistique. Un être humain ne vit pas en vase clos. Il est plongé dans son entourage; tantôt il l'influence, tantôt en subit l'influence; il est tantôt meneur, tantôt mené.

Ces facteurs inhibitifs et stimulants, qui jouent un rôle primordial dans la vie de chaque être humain, me bouleversent toujours.

Il est des moments où je dois extérioriser ce bouleversement sous forme de peintures ou de dessins, en créant de grandes compositions à l'huile, ou alors en croquant des groupes de gens au gré d'une promenade en ville.

Les paysages à l'aquarelle font également partie de ma vie. J'ai besoin de ce jeu d'eau et de couleur, qui requiert une concentration et une tension intenses, et ne tolère pas de retouches.

Un recommencement perpétuel

Je suis née à Berne où, grâce à un grand jardin, j'ai vécu une enfance très proche de la nature, entourée d'un chien et de plusieurs chats. Mon père décéda alors que je n'avais pas 15 ans. Avec ma mère et ma grand-mère, nous déménageâmes à Bienne. Lorsque, après avoir terminé mon école de commerce et travaillé dans un bureau pendant deux ans, je décidai de suivre une formation de peintre, toute ma parenté fut enchantée. En effet, il y avait eu des peintres, artistes professionnels ou amateurs, dans toutes les branches de la famille. J'ai eu la chance de pouvoir acheter mon matériel de peinture en Suisse, à Londres et à Paris.

C'est à Bâle que se déroula le prélude de mon premier

mariage, qui devait se terminer 25 ans plus tard à Dübendorf.

Pendant cette période, je peignis, même après la naissance de mon fils. Il m'était impossible de concevoir une vie sans peinture. C'est pourquoi je comprends fort bien chaque adolescent qui peint malgré un rythme scolaire éprouvant, chaque adulte qui trouve joie et satisfaction en consacrant ses moments de liberté à la peinture.

Un signe de la Providence

En juillet de cette année, j'ai perdu mon époux peu de temps après mon second mariage. Au plus fort de ma douleur, je me suis rendu compte pour la première fois de ma vie qu'à chaque heure du jour, des millions de personnes sur cette terre subissaient la même perte. Mais cette pensée ne m'apportait guère de consolation. Bien au contraire. Des images d'innombrables champs de bataille montèrent en moi. Il m'était très douloureux de me rendre à l'évidence que je n'avais jamais été consciente de cette atroce réalité. Les reportages de la presse, écrits ou filmés, m'avaient à peine touchée jusque-là.

Le hasard a voulu qu'en ces jours de grand désarroi, la rédaction d'*Actio* me demandât de peindre deux portraits d'Henry Dunant, jeune et vieux, pour la couverture de son numéro d'octobre.

C'était pour moi comme un signe de la Providence. En effet, dans mon enfance, ma grand-mère m'avait très souvent parlé d'Henry Dunant. En pensée, nous traversions l'enfer de Solferino et elle me laissait deviner la grandeur de cet homme.

Mais les coïncidences ne s'arrêtent pas là. Mon mari ne s'était-il pas rendu au Luxembourg avec la Croix-Rouge après la guerre? Cette expérience l'avait marqué au point d'éveiller en lui le désir de devenir médecin.» □

Jakob Bühner

